

Julia
QUINN
Lisa
KLEYPAS
Kinley
MACGREGOR

*Un héros pour
Noël*



J'AI
LU

*Un héros pour
Noël*

Julia
QUINN

Lisa
KLEYPAS

Kinley
MACGREGOR

*Un héros pour
Noël*

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maud Godoc*



Titre original
WHERE'S MY HERO ?

Éditeur original
Avon Books,
an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© *A tale of two sisters*, by Julie Cotler Pottinger, 2003

© *Against the odds*, by Lisa Kleypas, 2003

© *Midsummer's knight*, by Sherrilyn Kenyon, 2003

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner un RITA Award pendant deux années consécutives, et le *Time Magazine* lui a consacré de nombreux articles. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* est un énorme succès international.

Le héros de la nouvelle *Les deux sœurs* est le frère d'Arabella dans *Splendide*, publié aux Éditions J'ai lu.

Julia Quinn

Les deux sœurs

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maud Godoc*

*Je dédie cette nouvelle au personnel de tous les Starbucks
qui m'a servi d'innombrables triples macchiatos caramel
écrémé à la vanille sans jamais une seule remarque,
alors que je passais des heures sur place
à travailler sur mon portable.*

*Et aussi à Paul, même s'il prétend
que le café est « une sale habitude dégoûtante »
dont il n'est « jamais rien sorti de bon »
(ce qui inclut apparemment la fois
où ma mère a failli rater son avion
à cause d'un arrêt sur la route pour boire un latte).*

*Je me demande comment tu as tenu le coup
durant tes études de médecine, mon chéri.*

Ned Blydon poussa un soupir las et glissa un regard furtif à droite et à gauche avant d'inciter son cheval à quitter les écuries en catimini d'un léger coup de talon. Quelle tâche épuisante d'avoir à esquiver trois femmes en même temps !

Sa sœur, pour commencer. Arabella Blydon-Blackwood avait des opinions bien arrêtées sur la façon dont il devait mener sa vie, opinions qu'elle ne se privait pas de lui assener sur tous les tons à la moindre occasion, et que Ned s'appliquait invariablement à ignorer depuis huit bonnes années.

Belle était une personne d'un naturel charmant et raisonnable avec qui il s'était toujours bien entendu. Mais depuis que lord John Blackwood lui avait passé la bague au doigt, elle semblait persuadée que son statut d'épouse lui octroyait désormais le droit de dicter sa loi à son frère, même s'il était son aîné de plus d'un an, comme il se plaisait souvent à lui rappeler.

Ensuite, il y avait Emma, duchesse d'Ashbourne, sa pétulante cousine américaine qui avait encore moins l'habitude de mâcher ses mots que Belle – si pareille chose était concevable. Si elle ne figurait pas tout en haut

de sa liste noire des femmes « à éviter à tout prix » en ce moment, c'était uniquement parce qu'elle était enceinte de sept mois et que son état la freinait pour l'instant quelque peu dans ses déplacements.

S'il devait être considéré comme un odieux personnage parce qu'il fuyait comme la peste une future mère qui promenait son gros ventre en se dandinant comme un canard, eh bien, il était prêt à courir le risque ! Sa tranquillité d'esprit était à ce prix.

Et pour finir, il avait un peu honte de l'admettre, il y avait Lydia.

Il grommela. D'ici trois jours, Lydia Thornton serait son épouse. S'il n'avait aucun grief particulier à son encontre, les moments passés en sa compagnie étaient immanquablement entrecoupés de silences gênés et, lors de leurs tête-à-tête, il devait bien souvent se retenir de consulter discrètement sa montre.

C'était loin de l'union qu'il avait imaginée, mais avec le temps il avait fini par se faire une raison : il ne pouvait espérer mieux qu'un mariage de convenance.

Il avait enchaîné les huit dernières saisons à Londres où il avait la réputation d'un homme bien sous tous rapports, un peu coureur sur les bords, certes, mais pas au point que les matrones bien-pensantes cachent leurs filles à sa vue. Cependant, s'il n'avait pas été ouvertement opposé à l'idée de convoler – pas ces dernières années, en tout cas –, à aucun moment il n'avait rencontré une femme capable de lui inspirer la moindre flamme.

Du désir physique, assurément. Mais une passion véritable ? Jamais.

Alors que la trentaine se profilait à l'horizon, son pragmatisme avait pris le dessus : puisqu'il n'avait aucune

chance de faire un mariage d'amour, autant profiter de l'occasion pour agrandir son domaine.

D'où l'entrée en jeu de Lydia Thornton.

Une jolie blonde de vingt-deux ans aux yeux gris, raisonnablement intelligente et en bonne santé. Et qui, détail non négligeable, apportait en dot dans la corbeille de mariage une dizaine d'hectares de terres fertiles bordant Middlewood, un des plus petits domaines de la famille Blydon.

Une dizaine d'hectares, c'était peu pour un homme dont la riche famille en possédait des centaines dans tout le sud de l'Angleterre, mais Middlewood était la seule propriété que Ned pouvait légitimement considérer comme la sienne jusqu'au jour – lointain, espérait-il – où il hériterait du titre et de la fortune de son père, le comte de Worth.

Si Ned acceptait le principe de ce privilège que lui accordait le droit d'aînesse, il n'était pas pressé d'assumer les devoirs et responsabilités qui s'y attachaient. Il était l'un des rares dans son cercle d'amis à chérir ses parents d'un amour sincère. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était d'assister à leurs funérailles.

Dans son infinie sagesse, le comte de Worth avait compris que son fils avait besoin d'un lieu de vie qui lui appartiendrait en propre. Ainsi, en cadeau pour son vingt-quatrième anniversaire, il lui avait fait don de Middlewood, une des propriétés qui ne faisaient pas partie du patrimoine inaliénable de la famille.

Peut-être était-ce l'élégance de la maison, le superbe étang à truites ou juste parce qu'il en était désormais l'heureux propriétaire, mais Ned adorait chaque mètre carré de ce petit bijou.

Aussi, lorsqu'il avait appris que la fille aînée de son voisin était en âge de se marier, la solution avait-elle paru s'imposer d'elle-même avec une imparable logique.

Jolie, aimable et richement dotée, Lydia Thornton était parfaite en tout point.

Seul bémol, elle n'était pas parfaite pour *lui*.

« Ne sois donc pas injuste », se réprimanda-t-il. Il était mal placé pour lui en faire le reproche. Après tout, il avait demandé sa main en connaissance de cause. Le problème, c'était qu'il ne s'attendait pas à avoir, à l'approche du mariage, l'impression grandissante de se passer la corde au cou. Même si, pour être franc, il ne se sentait vraiment mal que depuis qu'il était arrivé à Thornton Hall cette semaine pour les festivités organisées en leur honneur en présence de sa famille et de celle de Lydia. Sans oublier une cinquantaine d'invités, dont un nombre incroyable de parfaits inconnus.

Cette pression menaçait de le rendre fou, et il craignait fort d'être bon pour l'asile d'ici le samedi matin, lorsqu'il sortirait de l'église du village après avoir passé à l'annulaire de Lydia l'alliance transmise de génération en génération dans sa famille.

Il fut arraché à ses sombres pensées par une voix féminine qu'il ne connaissait que trop bien.

— Ned ! Ned ! Je t'ai vu ! N'essaie pas de filer en douce !

Malédiction ! Fidèle à ses talents de fin limier, sa sœur l'avait débusqué. Et il était prêt à parier qu'Emma n'allait pas tarder à débarquer à son tour, bien décidée à l'abreuver d'un sermon de son cru dès que Belle se tairait pour reprendre son souffle.

Pour couronner le tout, sa mère avait prévu d'arriver dès le lendemain. Le terrifiant triumvirat serait bientôt au grand complet.

À cette perspective, Ned fut parcouru d'un frisson. Un vrai frisson. Physique.

Il fit partir son cheval au trot – l'allure la plus rapide qu'il pouvait se permettre aussi près de la maison –, avec dans l'idée de s'élancer au grand galop dès que possible sans mettre quiconque en danger.

— Ned ! hurla Belle, qui se précipita à sa suite à toutes jambes sans se préoccuper une seconde de la bienséance, de sa dignité, ni même du danger.

Dans sa course échevelée, elle ne vit pas la racine d'arbre qui affleurait dans l'allée devant elle.

Badaboum !

Ned ferma les yeux et tira sur les rênes de son cheval. Impossible de s'éclipser, désormais. Quand il rouvrit les paupières, Belle était assise dans la poussière, les jupes en désordre et l'air furibond.

— Belle ! Belle !

Derrière sa sœur, Ned vit sa cousine Emma trotter à sa rescousse aussi vite que le lui permettait son ventre proéminent.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle à Belle avant de se tourner vers Ned. Elle va bien ?

Ned posa sur sa sœur un regard patient.

— Tu vas bien ?

— C'est à toi que je devrais poser cette question ! riposta-t-elle.

— Ah oui ? Et pour quelle raison ?

Belle saisit la main tendue d'Emma et se releva avec vigueur, manquant de faire basculer sa cousine dans son élan.

- Tu m’as évitée toute la semaine..., répondit-elle.
— Nous ne sommes ici que depuis deux jours, Belle.
— Eh bien..., j’ai l’impression que ça fait une semaine.
Sur ce point, Ned ne pouvait la contredire.

Comme il gardait le silence, sa sœur le foudroya du regard.

— Comptes-tu rester perché sur ton cheval ou mettre pied à terre pour me parler comme une personne civilisée ?

Ned prit le temps de réfléchir à la question.

— Quelle grossièreté de rester en selle devant deux dames à pied, fit remarquer Emma.

— Vous n’êtes pas des *dames*, bougonna-t-il. Vous êtes ma sœur et ma cousine.

— Ned !

Il reporta son attention sur Belle.

— Bon, tu n’es pas blessée, tu es sûre ?

— Non, je crois que ça va. Enfin...

Ses yeux bleus s’écaraquillèrent. Sa sœur, qui le connaissait par cœur, venait de percer ses intentions à jour. Il allait la planter là sans autre forme de procès.

— Eh bien, en fait, j’ai un peu mal à la cheville et...

Elle toussa à plusieurs reprises pour faire bonne mesure, comme si ce manège peu convaincant pouvait faire croire à une cheville foulée.

— Parfait, la coupa Ned. Dans ce cas, tu n’as pas besoin de mon aide. Vous vous débrouillerez bien toutes seules, les filles.

Sur ces mots, il éperonna son cheval et fila sans demander son reste. Une réaction pour le moins cavalière, il en convenait, mais Belle était sa sœur et, à ce titre, elle avait le devoir de l’aimer sans condition. Et puis, telle qu’il la connaissait, elle voulait sûrement encore lui casser

les oreilles avec le mariage, et c'était le dernier sujet de conversation qu'il avait envie d'aborder.

Il partit vers l'ouest, d'abord parce que c'était la direction qui lui offrait la fuite la plus facile, et aussi parce qu'elle le mènerait sur les terres qui lui appartiendraient bientôt. Un simple rappel de ce que lui apporterait ce mariage était peut-être ce qu'il lui fallait pour lui remettre les idées d'aplomb. C'étaient des terres superbes, verdoyantes et fertiles, avec un étang bucolique et une charmante petite pommeraie.

— Tu aimes les pommes, n'est-ce pas ? marmonna-t-il. Tu as toujours aimé les pommes.

Des fruits délicieux, les pommes. Quel bonheur de posséder un verger ! C'était presque un argument à lui seul pour dire oui samedi.

— Des tartes et des clafoutis à profusion, tenta-t-il de se convaincre à voix haute. Et de la compote en veux-tu en voilà.

Il *adorait* la compote. Tant mieux. S'il gardait en tête l'équation « mariage égale compote », il avait peut-être une chance de conserver un semblant de santé mentale, au moins jusqu'à la cérémonie.

Les yeux plissés vers le lointain, il jaugea la distance qui le séparait des terres de Lydia. À peine plus de cinq minutes au galop, au jugé.

— Ohé ! Ohé !

Merveilleux. Encore une femme.

Ned ralentit sa monture et jeta un regard à la ronde, tentant d'identifier la provenance de la voix.

— Par ici, s'il vous plaît ! Aidez-moi !

Il pivota sur sa droite, puis accomplit un demi-tour et comprit aussitôt pourquoi il n'avait pas remarqué la fille

plus tôt. Elle était assise par terre, et son amazone vert forêt constituait un camouflage plutôt efficace dans le décor ambiant. Ses longs cheveux châtain clair étaient ramassés en une simple queue-de-cheval, une coiffure qui lui aurait valu des regards réprobateurs dans un salon londonien, mais lui seyait à ravir.

— Bonjour ! lui lança-t-elle, un peu hésitante maintenant.

À contrecœur, Ned stoppa sa monture et mit pied à terre. Il avait juste envie d'un moment de tranquillité, de préférence au grand galop à travers les champs vallonnés, mais il n'en était pas moins un gentleman – en dépit du coup un peu mesquin qu'il venait de jouer à sa sœur – et ne pouvait décemment ignorer une demoiselle en détresse.

— Que vous arrive-t-il ? s'enquit-il gentiment en s'approchant.

— Je me suis foulé la cheville, j'en ai peur, répondit la jeune fille avec une grimace, en essayant de retirer sa botte. Je marchais et...

Lorsqu'elle leva ses grands yeux gris vers lui, elle battit des cils à plusieurs reprises. De beaux cils bruns, longs et fournis.

— Oh.

— Oh ? répéta-t-il.

— Vous êtes lord Burwick.

— En effet.

Le sourire de la jeune fille manquait étrangement de chaleur.

— Je suis la sœur de Lydia.

Charlotte se sentait idiote et détestait cette impression. Personne ne devait particulièrement apprécier cela,

supposait-elle, mais dans son cas, c'était pire, car elle avait toujours considéré le bon sens comme la plus louable de ses qualités.

Elle était sortie faire une promenade, désireuse d'échapper à la foule d'invités plutôt agaçants qui avaient envahi la maison familiale pour une semaine avant le mariage de sa sœur aînée.

Pourquoi Lydia avait-elle besoin que cinquante témoins assistent à son union, elle n'en avait pas la moindre idée. Charlotte ne le comprendrait jamais. Et c'était sans compter tous les invités qui avaient l'intention de débarquer le jour même de la cérémonie.

Mais tel était le souhait de Lydia – enfin, plutôt celui de leur mère. Bref, la maison était pleine à craquer, tout comme celles des voisins et toutes les auberges du coin. Charlotte en devenait folle. Voilà pourquoi, avant que quiconque l'interpelle pour la charger d'une énième mission *terriblement* importante, comme s'assurer que le meilleur chocolat soit servi à la duchesse d'Ashbourne, elle avait revêtu son amazone et filé à l'anglaise.

Or, à son arrivée aux écuries, quelle n'avait pas été sa déception d'apprendre que les valets avaient laissé partir sa jument avec un des invités. Ils avaient assuré que sa mère leur en avait donné la permission, ce qui n'avait guère contribué à améliorer l'humeur de Charlotte.

Elle était donc partie à pied, d'un pas furibond, juste en quête d'un peu de silence et de tranquillité pour changer. À peine s'était-elle aventurée dans un champ au bord du sentier qu'elle avait marché sur une taupinière et était tombée. Avant même de s'affaler par terre de tout son long, elle avait compris que sa cheville était foulée. Elle enflait déjà dans sa botte, et vu la déveine qui semblait

lui coller aux basques aujourd'hui, elle portait bien sûr les hautes bottes d'équitation en cuir aux tiges d'un seul tenant et non la paire avec les fins lacets noirs qui lui auraient permis de les ôter plus facilement.

Seul point positif de la matinée, il ne pleuvait pas. Enfin, pour l'instant, car avec la chance qu'elle avait en ce moment, sans parler des nuages gris qui s'amoncelaient au-dessus de sa tête, Charlotte s'autorisait quand même à avoir quelques doutes.

Pour couronner le tout, son sauveur n'était autre qu'Edward Blydon, vicomte Burwick de son état, le fiancé de Lydia à qui celle-ci comptait dire oui d'ici trois jours. Selon sa sœur, l'homme était un coureur de jupons notoire, tout à fait insensible aux tendres émotions d'une femme.

Charlotte n'était pas certaine de savoir en quoi consistaient précisément ces « tendres émotions » dont Lydia ne cessait de se gargariser et doutait d'y être elle-même sensible. Qu'importe, ce portrait n'était guère flatteur pour le jeune vicomte. Lydia l'avait même décrit comme un peu arrogant et autoritaire. Pas franchement le genre de chevalier servant prêt à se précipiter à la rescousse d'une demoiselle en détresse.

En tout cas, il était bel homme et ne manquait pas de prestance. Charlotte n'avait peut-être rien d'une éternelle rêveuse romantique comme sa sœur, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle restait indifférente aux charmes de la gent masculine. Edward Blydon – Ned, pour les intimes, comme elle avait entendu Lydia l'appeler – possédait les yeux bleus les plus magnifiques qu'il lui avait été donné de voir. Chez un autre, ils auraient pu sembler un peu trop délicats, presque féminins, surtout avec ces beaux cils bruns étonnamment longs, mais Ned Blydon était grand

et bien bâti : n'importe qui était forcé de remarquer que son habit dissimulait un corps svelte et athlétique, même quelqu'un qui ne regardait pas vraiment. Ce qui était assurément son cas.

Bon, d'accord..., elle le regardait. Mais comment faire autrement, alors qu'il se dressait au-dessus d'elle telle une divinité menaçante, sa puissante silhouette cachant le peu de soleil qui filtrait encore à travers les nuages ?

— Ah oui, dit-il d'un ton qu'elle trouva quelque peu condescendant. Caroline.

Caroline ? Ils avaient été présentés *trois* fois !

— Charlotte, corrigea-t-elle sèchement.

— Charlotte, répéta-t-il.

Il eut la grâce de lui adresser un sourire penaud.

— Il y a aussi une Caroline, se sentit-elle obligée de préciser par honnêteté. Elle a quinze ans.

— Et est donc trop jeune pour se balader seule en pleine nature, j'imagine.

Sous-entendait-il qu'elle-même l'était aussi ? Le vague sarcasme qu'elle crut percevoir dans sa voix lui fit froncer les sourcils.

— Est-ce une réprimande ?

— Qu'allez-vous donc imaginer ? Je ne me le permettrais pas.

— Parce que je n'ai pas quinze ans, insista Charlotte avec un brin d'effronterie. Je sors me promener seule tout le temps.

— Je n'en doute pas.

— Enfin, pas souvent à pied, admit-elle, un peu radoucie par l'air perplexe du vicomte. Je suis plutôt une adepte des balades à cheval.

— Pourquoi pas aujourd'hui, alors ? s'enquit-il, s'agenouillant auprès d'elle.

Elle pinça les lèvres avec un profond agacement.

— Quelqu'un a pris ma jument.

Il haussa les sourcils.

— Quelqu'un ?

— Un invité, précisa-t-elle entre ses dents.

— Ah, fit-il, compatissant. Il semble y en avoir une flopée dans les parages.

— Une vraie invasion, pire qu'un nuage de sauterelles, bougonna-t-elle avant de prendre conscience de son impolitesse impardonnable envers un homme qui, jusqu'à présent, ne ressemblait pas au rustre arrogant que sa sœur lui avait dépeint.

Les sauterelles dont elle parlait étaient quand même les invités à son mariage.

— Désolée, dit-elle précipitamment en levant vers lui un regard hésitant.

— Ne vous excusez pas, répondit-il. Pourquoi croyez-vous que je me balade seul, moi aussi ?

Elle l'observa avec étonnement.

— Mais... c'est votre mariage.

— C'est bien ce qu'il semble, n'est-ce pas ? répondit-il avec un petit sourire en coin.

Charlotte choisit de prendre cette interrogation au pied de la lettre, même si elle savait qu'il ne l'avait pas formulée dans cette intention.

— Oui, en effet, répondit-elle avec le plus grand sérieux.

— Je vais vous confier un petit secret, poursuivit-il en posant délicatement la main sur sa botte. Puis-je ?

Elle donna son assentiment d'un léger signe de tête, puis s'efforça de réprimer une grimace lorsqu'il tira sur le talon avec précaution.

— Les mariages sont faits pour les femmes, déclara-t-il doctement.

— On serait en droit de penser qu'ils nécessitent la présence d'au moins un homme, objecta-t-elle.

— C'est vrai, concéda-t-il, réussissant enfin à libérer son pied de sa gangue de cuir. Mais franchement, le futur époux n'a pas grand-chose à faire, à part rester planté là et dire oui, vous ne trouvez pas ?

— C'est quand même lui qui fait la demande.

— Pff, fit-il avec un ricanement dédaigneux. Cela ne prend qu'un instant, des mois à l'avance de surcroît. Le temps qu'arrivent les noces, on s'en souvient à peine.

Il avait raison, Charlotte le savait. Non que quiconque ait jamais pris la peine de la demander en mariage, mais quand elle s'était enquis auprès de Lydia des paroles du vicomte à ce moment-là, sa sœur s'était contentée de soupirer avant de répondre :

— Je n'en ai aucun souvenir. Quelque chose de très banal, j'en suis sûre.

Charlotte adressa un sourire empreint de compassion à son futur beau-frère. Lydia n'avait jamais été très élogieuse à son égard ; pourtant, il ne lui faisait pas du tout l'effet d'un mauvais bougre. En fait, elle se trouvait plutôt une certaine affinité avec lui, ayant comme lui fui Thornton Hall en quête d'un peu de tranquillité.

— Je ne pense pas qu'elle soit cassée, dit-il en palpant sa cheville avec délicatesse.

— Je ne le crois pas non plus. Demain, ça ira déjà mieux, j'en suis certaine.

— Vraiment ? fit Ned avec une moue sceptique. À votre place, je ne serais pas aussi optimiste. Il vous faudra au moins une semaine avant de pouvoir remarcher sans douleur.

— Une semaine ? Vous plaisantez ?

— Enfin, peut-être pas une semaine entière. Je ne suis pas médecin. Mais vous boitillerez un moment, c'est certain.

Elle laissa échapper un long soupir résigné.

— Quelle guigne ! Je promets d'être une magnifique demoiselle d'honneur.

Ned ignorait que ce rôle lui avait été confié ; en vérité, il n'avait guère prêté attention aux détails de l'organisation. Mais comme il était plutôt doué pour feindre l'intérêt, il hocha la tête et murmura quelques vagues paroles sans grande signification, censées être réconfortantes. Il s'efforça de ne pas avoir l'air trop surpris lorsqu'elle s'exclama :

— Chic ! Maintenant, j'échapperai peut-être à cette corvée !

Elle le dévisageait avec une excitation palpable. Des paillettes luisaient dans ses grands yeux gris pleins d'espoir.

— Caroline s'en chargera à ma place, et je me planquerais tranquillement au fond.

— Au fond ?

— De l'église. Ou alors devant, je m'en moque. L'important, c'est que je ne serai peut-être plus obligée de participer à cette satanée cérémonie. Je... Oh !

Elle porta la main à sa bouche, rouge comme une pivoine.

— Désolée, cette satanée cérémonie est la vôtre.

Une lueur amusée s'alluma dans le regard de Ned Blydon.

— J'ai presque honte de l'admettre, mais oui.

— Une robe jaune poussin, vous vous rendez compte !

Il jeta un coup d'œil perplexe à son amazone vert foncé, persuadé, s'il avait encore des doutes, qu'il ne comprendrait jamais le fonctionnement d'un cerveau féminin.

— Je vous demande pardon ?

— Lydia m'oblige à porter une robe *jaune poussin*, expliqua-t-elle. Comme si ce n'était pas déjà assez insupportable de se coltiner cette horrible cérémonie.

— Euh... pourquoi la cérémonie serait-elle horrible ? s'enquit Ned, soudain inquiet.

— Lydia devrait pourtant savoir que le jaune ne me va pas du tout au teint, continua Charlotte sans prêter attention à sa question. J'aurai l'air d'une victime d'épidémie. À ma vue, toute l'assistance risque de s'enfuir en hurlant, de crainte d'être contaminée.

Ned aurait dû s'alarmer à la perspective que son mariage vire à l'hystérie collective. En réalité, ce qui l'alarma, c'était que lui-même trouvait l'image singulièrement attrayante.

— Quel est le problème avec la cérémonie ?

Les lèvres pincées, Charlotte tâta doucement sa cheville du bout des doigts.

— Avez-vous vu le programme ?

— Euh... non.

Il commençait à penser que c'était peut-être une erreur.

Elle leva vers lui un regard empreint d'une évidente pitié.

— Vous auriez dû, se contenta-t-elle de répondre.

— Mademoiselle Thornton ? demanda-t-il de sa voix la plus sévère.

— Ce sera très long, soupira-t-elle. Et il y aura des colombes.

— Des colombes ?

Ned faillit s'étrangler. Charlotte attendit qu'il se remette de sa quinte de toux.

— Vous l'ignoriez ? demanda-t-elle d'un air innocent.

Incapable d'articuler le moindre mot, il lui fit signe que oui d'un air horrifié.

Charlotte éclata d'un rire cristallin résolument franc.

— Vous ne ressemblez pas du tout au portrait que m'avait fait Lydia, lâcha-t-elle à brûle-pourpoint quand elle eut repris son sérieux.

Voilà qui était intéressant.

— Ah bon ? fit-il d'un ton détaché.

Elle déglutit, et il comprit qu'elle regrettait de s'être montrée trop bavarde. Mais il fallait bien qu'elle réponde. Alors il attendit patiemment, jusqu'à ce qu'elle tente un délicat exercice de revirement.

— En vérité, elle n'a pas dit grand-chose. Ce qui, je suppose, m'a amenée à croire que vous n'étiez pas trop du genre... causant.

Ned s'assit dans l'herbe à côté d'elle. Cette conversation avec Charlotte lui était plutôt agréable après avoir été en représentation permanente au milieu de tous les invités à Thornton Hall.

— Et comment êtes-vous parvenue à cette conclusion ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas trop. J'ai juste imaginé que sinon vos conversations avec elle seraient un peu plus... comment dirais-je ?

— Causantes ?

— Ah ! Exactement ! s'exclama-t-elle, se tournant vers lui avec un sourire radieux qui ravit Ned.

Jamais Lydia ne lui avait souri ainsi.

Pire, il ne l'avait jamais espéré de sa part.

Mais Charlotte Thornton... Voilà une femme qui s'y entendait en sourires. Celui-ci dépassait toutes les attentes, animant son visage, tout son être même, avec une intensité qui le troubla au plus haut point.

Bigre, voilà maintenant que ce sourire lui faisait de l'effet dans une partie de son anatomie destinée à demeurer *terra incognita* pour une future parente.

Il aurait dû se lever immédiatement et inventer n'importe quelle excuse pour la raccompagner au manoir – tout pour mettre fin à leur petit tête-à-tête, parce qu'il n'y avait rien de plus inacceptable que de désirer sa belle-sœur, précisément ce qu'elle deviendrait dans trois jours.

Hélas, toute tentative de dérobade aurait vite été percée à jour, puisqu'il venait de lui avouer à quel point il lui tenait à cœur d'échapper aux festivités en cours.

Et puis, il y avait cette fameuse partie de son anatomie que la décence l'empêchait de nommer. Elle faisait des siennes d'une façon qui serait trop voyante en position debout.

Il décida donc de profiter simplement de sa compagnie, ce dont il n'avait pas eu envie avec quiconque depuis son arrivée, deux jours plus tôt. Elle était la première à ne pas se précipiter pour le féliciter ou, comme sa sœur et sa cousine, à tenter de lui dicter sa façon de vivre. Une vraie bouffée d'oxygène.

En réalité, il trouvait Charlotte Thornton plutôt charmante et rafraîchissante. Persuadé que sa réaction

saugrenue à son beau sourire n'était qu'un incident isolé – gênant, certes, mais pas non plus dramatique –, il ne voyait aucun mal à prolonger leur tête-à-tête.

— Je n'aurais pas mieux dit, continua-t-elle, à l'évidence inconsciente de son malaise anatomique. Bref, si vous aviez été plus ouvert et loquace, j'imagine qu'elle aurait eu davantage à me raconter sur vous.

C'était plutôt un avantage que sa future épouse ne soit pas du genre à se répandre en indiscretions. Un bon point pour Lydia.

— Elle n'est sans doute pas d'une nature bavarde, fit-il remarquer un peu plus sèchement qu'il ne l'aurait dû.

— Lydia ? s'exclama Charlotte avec un ricanement. Vous plaisantez ? C'est une vraie pie. Elle me raconte toujours tout sur...

— Sur quoi ?

— Rien, s'empressa-t-elle de répondre, évitant son regard.

Ned se garda bien d'insister. Quoiqu'elle ait voulu dire, ce n'était pas flatteur pour Lydia, et s'il connaissait déjà une chose sur Charlotte, c'était sa loyauté : avec elle, les secrets de sa sœur étaient bien gardés.

Bizarre. Il n'était même pas venu à l'esprit de Ned qu'une femme telle que Lydia puisse avoir des secrets. Elle lui avait toujours paru si... lisse. En fait, c'était justement cette fadeur qui l'avait convaincu de sauter le pas. S'il n'escomptait pas un mariage d'amour, il espérait au moins que sa moitié ne lui casserait pas les pieds.

— Vous pensez que c'est sûr de rentrer ? demanda-t-il avec un geste de la tête en direction de Thornton Hall.

Il aurait de loin préféré rester bavarder avec Charlotte, mais la bienséance exigeait qu'il ne reste pas trop longtemps

seul en sa compagnie. En outre, il se sentait désormais un peu plus... détendu et se jugeait capable de se lever sans se mettre dans l'embarras – même si une innocente jeune femme comme Charlotte Thornton était assurément trop bien élevée pour se permettre un regard au-dessous de la ceinture d'un homme, et encore moins de tirer des conclusions sur ce qu'elle voyait.

— Sûr ? répéta-t-elle.

Il sourit.

— À cause de l'invasion de sauterelles.

Charlotte se rembrunit.

— J'en doute. Il me semble que mère a organisé une sorte de déjeuner pour les dames.

Le sourire de Ned s'élargit.

— Excellent.

— Pour vous, peut-être. Moi, je suis probablement attendue.

— La demoiselle d'honneur ? Bien sûr, vous êtes attendue. En fait, ce déjeuner ne commencera probablement pas sans vous, la taquina-t-il.

— Ne dites donc pas de bêtises. Si ces dames ont faim, elles ne remarqueront même pas mon absence.

— Faim ? Je croyais que les femmes picoriaient comme des moineaux.

— C'est ce que nous faisons croire aux hommes. Dès qu'ils ont le dos tourné, nous nous jetons sur le jambon et le chocolat.

— En même temps ?

Elle partit de son rire chaud et musical.

— Vous êtes plutôt drôle dans votre genre, commenta-t-elle avec un sourire.

Il se pencha vers elle avec son air le plus carnassier.

— Ne savez-vous pas qu'il ne faut jamais dire à un charmeur qu'il est drôle ?

— Vous, un charmeur ? Je n'y crois pas, dit-elle avec dédain.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous épousez ma sœur.

Il haussa les épaules.

— Les charmeurs aussi finissent par se caser.

— Pas avec Lydia, affirma-t-elle avec un petit rire. Elle serait la pire des épouses pour un homme de cet acabit.

Elle leva les yeux vers lui avec un autre de ses sourires ensoleillés dont elle avait le secret.

— Mais vous, vous n'avez pas à vous inquiéter, parce qu'à l'évidence vous êtes un homme très raisonnable.

Il fit mine de réfléchir.

— Je n'ai pas souvenir qu'une femme ait jamais employé ce qualificatif à mon égard.

— Je puis vous assurer que, dans ma bouche, c'est le plus élogieux des compliments.

— Je n'en doute pas, murmura-t-il.

— Le bon sens, ce n'est pourtant pas compliqué, nom d'un petit bonhomme, affirma-t-elle, ponctuant ses paroles d'un geste agacé de la main. Je ne comprends pas pourquoi c'est une denrée aussi rare chez certains.

Ned pouffa malgré lui. C'était un sentiment qu'il partageait, même s'il n'avait jamais songé à le formuler en ces termes.

Puis elle soupira. Un soupir doux et las qui lui alla droit au cœur.

— Je ferais mieux de rentrer, dit-elle d'un ton qui trahissait son manque d'enthousiasme à cette perspective.